

un homme dont les crimes colateraient peut-être, un jour, à la face de la société.

Elle couvrait Jeanne de baisers ardents et de caresses fébriles, qui étonnaient la petite duchesse peu accoutumée à de semblables expansions.

—Oh ! Jeanne ! Jeanne ! sanglotait-elle.

Non, ne m'interroge pas, mais sache ceci : c'est que je t'aime de tout mon cœur !

—Je ne puis pourtant lui dire la vérité... je ne le dois pas. Elle en mourrait... Je n'ai pas le droit de parler ! pensait-elle.

Qu'elle ignore toujours, toujours !

Jeanne lui rendait ses caresses avec une douceur mêlée d'étonnement et d'inquiétude.

—Elle semble me plaindre ! se disait-elle, gagnée par une secrète angoisse. De quoi donc ?

XIII

LE COMPTABLE DE CUCHILLO

Le soir de ce même jour, après le dîner qui avait réuni les divers membres de la famille de Kandos, le duc, au lieu de rester près de sa femme et de sa fille, comme il avait coutume de le faire, se retira dans son cabinet.

—Je suis un peu souffrant, dit-il à Jeanne. Et j'ai passé une fort mauvaise nuit.

—Tu n'es pas sérieusement malade ? lui demanda celle-ci, avec une tendre sollicitude, mêlée d'une vague inquiétude, plus forte que les circonstances ne semblaient la justifier.

—Non, non, répliqua vivement le duc. J'ai seulement besoin de repos.

Et, sans attendre une réponse, fuyant de nouvelles questions, il se retira précipitamment.

Son visage pâli, ses yeux cernés, ses mains sèches et brûlantes, tout, en effet, révélait, plus qu'il ne l'eût voulu, l'état d'agitation, de trouble de son esprit, et qu'il avait été pour lui une sorte de longue torture que d'assister au repas, de se composer un visage devant sa femme et devant Annette.

—Ton père m'inquiète depuis quelques jours, dit tristement la petite duchesse, lorsqu'il fut sorti, en s'adressant à sa belle-fille :

Il n'a ni son aspect habituel, ni ses façons ordinaires.

Annette garda le silence.

—Ne l'as-tu pas remarqué comme moi ?

—Non ! répliqua Annette, sans regarder Jeanne.

Aussitôt arrivé dans son cabinet, le duc, loin de songer à prendre un repos qui lui semblait pourtant si nécessaire, donna l'ordre qu'on fit monter chez lui M. Bernard.

Il ne l'avait pas vu de la journée.

Louis Clermont, après son entrevue avec Mme Lapierre, s'était renfermé dans son appartement personnel, et n'en était plus ressorti.

D'ailleurs, il ne prenait jamais ses repas avec la famille de Kandos, non seulement parce qu'il se savait peu sympathique aux deux femmes, mais encore parce qu'il préférerait sa liberté, et qu'il avait des goûts et des allures qu'il lui eût été fort désagréable de surveiller d'une façon permanente.

Bien qu'il fût dans l'hôtel, et que le valet de chambre de M. de Kandos eût immédiatement prévenu l'intendant du désir de son maître, Bernard se fit quelque peu attendre.

Il n'arriva qu'au bout d'une demi-heure, avec l'air ennuyé d'un homme qu'on a arraché à quelque occupation importante.

En le voyant entrer, le duc courut fermer la porte à double tour, derrière lui, et rabattit même, par surcroît de précaution, l'épaisse portière qui restait relevée dans le jour, afin d'étouffer davantage le son des voix, et qu'aucune des paroles qui allaient se prononcer ne pût être entendue du dehors.

Bernard le regarda faire, et tressaillit à la vue du visage décomposé du faux duc.

—Oh ! oh ! pensa-t-il, encore quelque anicroche.

Au diable, l'animal !

Il est décidément trop nerveux, et m'en donne plus de mal qu'un enfant à la mamelle qui a la colique.

Que ne puis-je me passer de lui !

Mais il garda soigneusement ses réflexions pour lui, et attendit que Cuchillo lui parlât le premier.

—Bernard, dit celui-ci brusquement en se rapprochant de son interlocuteur, pour n'être pas obligé d'élever la voix, j'ai besoin de savoir où nous en sommes du côté de l'argent.

—Il fallait me prévenir, monsieur le duc, j'aurais apporté mes livres, répliqua Louis Clermont avec ce ton obséquieusement insolent qu'il adoptait, en certaines circonstances, quand il voyait Cuchillo peu disposé à la familiarité.

—Je n'ai pas besoin de vos livres.

De quelle somme puis-je disposer immédiatement ?

Bernard dressa l'oreille et regarda son compagnon avec surprise.

—Dame ! Vous connaissez aussi bien que moi nos revenus.

—Puis-je avoir une trentaine de mille francs d'ici à quelques jours ?

L'intendant ouvrit de grands yeux.

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? fit-il.

Est-ce que vous avez joué ?...

Mais non, vous êtes sage comme une image. Vous n'appartenez à aucun cercle... Vous ne sortez guère...

Ce n'est pas ça !

Alors... Ah ! ce serait bien drôle !

Seriez-vous amoureux de quelque femme à la mode ?

—Que vous importe ? répliqua le duc violemment. Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent... et cela, non pas pour une fois, mais d'une façon permanente.

—Ah ! Tu ne veux pas parler, pensa Louis Clermont. Eh bien, tu parleras tout de même.

—Monsieur le duc, reprit-il tout haut, de son ton le plus cyniquement comme il faut, la somme dont vous parlez représente votre revenu annuel...

—Mais, j'ai soixante mille francs de rente, interrompit Cuchillo, en froissant ses mains l'une contre l'autre.

—Pardieu ! vous vous trompez de moitié. Vous oubliez qu'il y a trente mille francs pour un certain Louis Clermont, aux bons conseils duquel vous devez votre situation et toute votre fortune.

Vous partagez avec lui, comme de juste.

Et il est gentil, car il aurait pu exiger davantage.

Le duc eut un geste de colère aussitôt contenu, et fit deux tours à travers son cabinet, avec l'allure d'un lion enfermé dans une cage.

Louis Clermont le suivait d'un regard moqueur et interrogateur, à la fois.

—C'est bien, fit Cuchillo, en s'arrêtant : je vendrai des terres... je réaliserai... mais il me faut de l'argent, à tout prix.

—Soit, vendez. Vous avez reconnu, à la duchesse, en l'épousant, une somme de cent mille francs.

Votre fille, du côté de sa mère, a droit à une somme de